

De tous les côtés, on vit venir dans la capitale une multitude, les uns décidés à tenter la difficile épreuve, d'autres désireux d'assister à ce curieux événement. La montagne brillait au loin comme le soleil.

Les deux fils du paysan s'étaient fait faire des habits d'apparat pour se rendre à cette grande réunion. Georges à qui ils ne donnaient qu'un vieux et grossier vêtement devait rester à la maison, pour ne pas les humilier par sa misérable apparence. Mais dès qu'il les vit sortis il courut au cimetière, frappa la terre du talon et dit : " Cher père, je demande la récompense de ma première veille ". Au même instant apparut devant lui un beau cheval complètement sellé et harnaché. A ses flancs était suspendue une armure de bronze qui s'adaptait si bien à la taille du jeune orphelin qu'elle semblait faite tout exprès pour lui.

Des centaines et des centaines de prétendants avaient déjà vainement essayé de gravir la montagne. A peine sur la pente escarpée et glissante pouvaient-ils faire quelques pas. Georges revêtu de son armure, et la figure cachée sous la visière de son casque, passa au milieu de la foule et gravit tranquillement la montagne jusqu'au tiers de sa hauteur. On vit alors la princesse lever une main dans sa caisse de verre. Mais il se retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, il écoutait en silence ses deux frères s'entretenant des incidents de la journée et de l'éclat du chevalier revêtu de l'armure de bronze.

Le lendemain matin, tous deux sortirent à la hâte pour assister à l'épreuve qui devait durer encore deux jours. Georges alla comme la veille invoquer son père. Aussitôt apparut devant lui un cheval superbe avec une bride d'argent, portant une armure d'argent.

Comme la veille, une quantité de prétendants avaient fait, pour arriver au but indiqué, d'infatigables efforts. A midi, Georges traversa la foule et gravit la montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Alors son vit la princesse remuer la tête. Mais il se retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, assis tranquillement en sa demeure, il entendait sans rien dire ses frères raconter les événements de la journée.

Le lendemain, tous deux retournaient à la ville où il y avait encore une plus grande foule que la veille. C'était le jour solennel, le jour décisif où, après ses sept années de sommeil, la princesse devait se réveiller.

Dans la matinée, Georges s'en va au cimetière, frappe trois fois la terre de son talon gauche et dit : " Cher père, je viens te demander la récompense de ma troisième veille. " Aussitôt il avait près de lui un cheval avec une bride d'or, portant une armure d'or splendide, faite à la taille du jeune orphelin.

A midi, il arrive au milieu d'une quantité de prétendants qui ont échoué dans leur entreprise, il se dirige vers la montagne, et la gravit jusqu'à sa sommité. Alors le couvercle de la caisse de verre se brise, la princesse se lève, tire de son doigt un anneau d'or et le remet au brillant chevalier.

Georges redescend lentement la montagne, salue le roi et disparaît.

Le lendemain, le roi joyeux fait annoncer que la main de sa fille sera donnée à celui à qui elle a remis son anneau d'or, et à travers la foule des courtisans et des envieux, au milieu des splendeurs du palais, tout à coup, on voit venir un jeune homme vêtu comme un mendiant. C'est Georges. Ses deux frères le regardent stupéfaits, et le roi frémit à l'idée de marier sa fille avec un être d'un aspect si misérable. Cependant il ne peut manquer à sa parole. Georges lui présente l'anneau d'or. Georges doit devenir son gendre et attend la parole décisive. Dès qu'il l'a entendue, il enlève d'un coup de main sa hideuse souquenille et se montre revêtu de l'éclatante armure avec laquelle il a gravi au sommet de la montagne.

Le pieux orphelin épousa la belle endormie et vécut très-heureux. Ses cruels frères moururent torturés par la colère et l'envie.

LE VIEIL HOMME

Tout le monde connaît, au moins de réputation, le grand séminaire de Saint-Sulpice, établi à Paris, près de la magnifique église du même nom.

Ce séminaire fut fondé du temps de Louis XIII, par un homme d'une vertu et d'une sainteté admirables, nommé M. l'abbé Olier.

Avant de s'établir à Paris, M. Olier et ses premiers confrères demeuraient à Vaugirard, dans une maison commune, et se préparaient, par la pratique de la pénitence, de la prière, de la pauvreté, du soins des malheureux, en un mot, par la pratique de la vie chrétienne, à devenir, entre les mains de Dieu, des instruments propres aux grands desseins qu'il avait formés sur eux.

M. Olivier réunissait souvent ses pieux compagnons dans une grande salle et les exhortait, avec un zèle infatigable, à avancer dans la voie de la perfection, à devenir de saints prêtres, et, pour cela, à combattre sans cesse, à mortifier, à immoler le *vieil homme*, c'est-à-dire les mauvaises inclinations de la nature corrompue par le péché et inclinée au mal par la concupiscence. La maison était gardée par un vieux jardinier nommé Thomas, qui vivait avec sa femme dans une petite cabane au bout du jardin. Thomas avait remarqué ces réunions secrètes des disciples de M. Olier dans la grande salle ; il en avait parlé à sa femme, et tous deux se demandaient ce que ces bons messieurs pouvaient faire ainsi assemblés.

Le vieux Thomas, aussi curieux que sa femme, résolut un jour de pénétrer le mystère, et, faute de mieux, d'aller écouter à la porte.

Le soir même du jour où il avait pris cette belle résolution, il y eut réunion chez M. Olier. Thomas avait tout remarqué. Il s'avance sur la pointe du pied, colle son oreille sur la porte et entend parler. Il écoute, il distingue la voix de M. Olier, et comme le silence des auditeurs était profond, il distingue ces paroles : " Messieurs, messieurs, qu'attendons-nous ? mettons-nous à l'œuvre aujourd'hui même : voilà trop longtemps que notre lâcheté recule. Immolons le *vieil homme*, sans pitié, sans écouter ses murmures et ses cris. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrions avoir la paix. C'est un ennemi toujours prêt à nous perdre, toujours près de nous, qui nous tuera si nous ne l'immolons point avec courage. A quoi bon prendre des résolutions pour n'en jamais venir à l'exécution ? C'est assez hésiter, le moment est venu, il ne faut plus que le *vieil homme* vive, " tout doit être pour le nouveau, " etc.

Thomas était le seul vieillard de la maison : que l'on juge de sa surprise, de sa terreur quand il entend M. Olier exhorter ses compagnons à ne point hésiter à immoler le *vieil homme* ! Evidemment, c'est de lui qu'il s'agit, et cela de suite, le jour même, pour le remplacer par un nouveau jardinier. Pâle comme la mort, il se sauve chez lui.

" Ma femme ! s'écrie-t-il, ma femme, nous sommes perdus ! Vite, sauvons-nous d'ici ! nous sommes dans un coupe-gorge. Ils vont nous tuer, je les ai entendus ; ce soir même !... nous avons juste le temps de faire nos pauvres paquets ! O mon Dieu ! qui aurait jamais pu croire ça ? Des hommes qui avaient l'air si bon, qui me témoignaient tant d'amitié ! Fiez-vous donc à la mine ! "

Et tout en se lamentant et en racontant à sa femme épouvantée ce qu'il vient d'entendre, Thomas entasse dans deux ou trois grands paniers ce qu'il y a de plus précieux... Mais il est trop tard ; pendant qu'il fait ses préparatifs de fuite, la porte s'ouvre... et M. Olier paraît sur le seuil.

" Thomas, lui dit-il avec douceur, nous vous sonnons depuis cinq minutes pour le souper ; n'avez-vous point entendu ! Mais... que faites-vous donc ? qu'est ce que ces paquets ? ou allez-vous ainsi ? "

Le vieux Thomas se croit à son dernier moment, ses cheveux se hérissent sur sa tête ; il balbutie quelques paroles... Il cherche à apercevoir quelque arme, quelque poignard dans les mains de M. Olier ; puis, ne pouvant se contenir davantage :

" Méchant homme ! je vous connais enfin ! Hypocrite, traître, assassin ! j'ai tout entendu... Au secours ! à la garde ! "

Le pauvre abbé Olier stupéfait :

" Mais qu'avez-vous, Thomas, lui dit-il, êtes-vous fou ? "

— Non, non, je ne suis pas fou ! s'écrie le vieux jardinier. Plût à Dieu que je fusse fou ! A la garde ! à la garde ! au secours !... Ce n'est pas la peine de feindre plus longtemps ; je vous le répète, j'ai tout entendu, j'étais à la porte pendant que vous encourageiez vos traîtres de compagnons à me tuer ce soir même. Oh ! monsieur, comme c'est mal ! moi qui vous aimais tant ! Pourquoi me tuer ? Ne pouviez-vous pas me renvoyer tout simplement, si vous aviez un nouveau serviteur que vous vouliez mettre à ma place ?

— Mais je ne sais, en vérité, ce que tout cela signifie, répond M. Olier, de plus en plus surpris. Expliquez-vous ; qui pense à vous tuer ?

— Vous !

— Moi ?

— Oui, vous, vous ! j'ai bien reconnu votre voix de *sainte-n'y-touche*, quand vous leur disiez tout à l'heure d'immoler le *vieil homme*, qui était toujours comme un ennemi dans la maison, et de ne plus hésiter à suivre vos conseils... "

A ces mots, M. Olier comprend le quiproquo, et, riant de tout son cœur, il sort de la cabane et va raconter l'histoire à ses confrères.

Ils revinrent tous chez Thomas, et eurent grand-peine à lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de lui. Ce ne fut qu'à la longue, et quand il eut causé plusieurs fois avec le bon abbé Olier, qu'il reconnut tout à fait son erreur, et qu'il cessa de porter des armes cachées pour se défendre contre une surprise.

LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin, de peur inanimé.
" Rends-toi, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,
Qui fit au loin trembler les peuplades des bois.
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre. "

A ce grand nom, Jeannot Lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande d'une voix tremblante :
" Très sérénissime matin,
Si je me rends, quel sera mon destin ?
— Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente
Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
Des deux côtés je dois perdre la vie !
Que votre illustre seigneurie
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
Si j'ose tenter de m'enfuir. "

Il dit et fuit, en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé : je dis qu'il n'eut pas tort,
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort

THÉÂTRE ROYAL.

On donne cette semaine au Théâtre Royal des spectacles qui sortent du domaine ordinaire des représentations de Théâtres, ce qui est un charme tout particuliers pour le public. Les " Vaidis Sisters " qui font les frais de ces jolis spectacles ont grand succès.

Il y a du comique, du sentimental, des tours de force qui sont d'un immense attrait. Les Mlles Neville et Stetson sont charmantes dans le duo " Little Empty Stockings. " Toutes deux douées de voix superbes, soprano et contralto.

Les jeux sur le trapèze sont étonnant d'adresse, de force et d'agilité.

Le " Le Little Lord Fond-O'-Rye " a été chanté avec un entrain qui enlève l'auditoire. Il y a eu foule toute la semaine au Royal.

Cette après-midi, il y aura matinée et ce soir, ce sera la dernière séance.

Une très jolie pièce militaire sera jouée au Royal la semaine prochaine. Les décors et les costumes sont d'une grande beauté et la compagnie excellente.